

banaliser les aspects de la ville. Ils gênaient leurs mouvements, barraient le passage à leurs voies directes, obstruaient leurs perspectives. Ils prirent tout d'abord le parti de les alléger de leurs encombrements madrégoriques de masures. Ainsi, mettant en pratique leurs théories stratégiques et hygiéniques, pensèrent-ils accroître, par le dégagement de leurs silhouettes, leur intérêt artistique. Mais, à notre sens, ce but ne fut pas atteint. Car on enleva aux églises leur attitude de protection et de direction. Elles ne centralisèrent plus le groupement architectural et l'érection autour d'elles des fameuses maisons de rapport dont les sept étages parfois dominèrent leurs clochers, souligna leur anachronisme.

Dans la suite, les architectes comprirent la nécessité d'atténuer ces contrastes lamentables. Et leur tactique changea. Ils ménagèrent aux églises de larges espaces et les environnèrent de jardins. De cette façon ils espèrent rompre leur force attractive, diminuer leur séduction et leur supériorité sculpturales, les niveler à leur concept d'harmonie urbaine. Pour qu'elles

s'accordassent avec l'ambiance, il eût fallu les entourer de maisons construites selon le style médiéval. Telles qu'elles sont aujourd'hui, elles donnent l'impression de têtes survécues à la mutilation des corps.

IV

Les statues, de nos jours multipliées, entrent essentiellement dans le décor de la rue. Mille écrivains ont, en d'abondants articles, dénoncé leur laideur. Le temps est passé où triomphait la beauté nue. Nos plastiques d'ailleurs ne prétent guère à la nudité et les bourgeois en ont la pudeur. D'autre part la sculpture moderne, dédaignant de s'inspirer de l'ambiance, dérobe maladroitement à la sculpture antique ses sujets, ses motifs et sa technique, à moins qu'elle ne se fasse la mercenaire officielle des gouvernements et des comités (1). Dans ce

(1) Il est bien entendu que de nobles artistes, Rodin, par exemple, sont exceptés de ces jugements. D'ailleurs, ces artistes ont, en général, rarement la faveur des comités.

dernier cas, elle a pour but de fixer en des marbres et des bronzes de caducs et bedonnants redingotards. Que ceux-ci soient politiciens, savants ou poètes, c'est la même attitude glaciale, le même regard chargé de rêves incompréhensibles. Perchoirs de moineaux vagabonds ou de pigeons insolites, on les enclave en des gazons et des bosquets, on les emprisonne entre de funéraires balustrades. Ils attendent on ne sait quoi, vigies éternisées en une observation de l'horizon.

Ces marbres, ces bronzes, toute cette friperie de commande, tailladée, coulée sans joie et sans autre sentiment que celui d'une cupidité éperdue, déshonore les hommes qu'elle a mission de présenter à la vénération populaire. D'ailleurs, de ces hommes augustes, que les laboratoires, les bureaux, les tribunes rabougrirent et ravalèrent à la pire déchéance physique, ne demeurent que des cerveaux hautains. Leur nom est seul digne de figurer au fronton des monuments. Leur nom est comme un flambeau de vérité.

Donc, puisque nous ne sommes plus au temps des athlètes et des discoboles ; puisque, au culte

de la perfection linéaire, succède le culte de l'intelligence souveraine, que nos héros soient encensés dans leur raison pure et non dans leurs physiques dégénérés. M. Jules Lemaitre proposait d'ériger des monuments aux sciences et aux arts et de fixer en des médaillons le facies des morts illustres. D'autres réservèrent à leurs bustes des places en les diverses facultés. D'autres penchèrent pour une exposition provisoire d'un plâtre dans l'emplacement concédé par la ville. Après un délai d'un mois, un jury se prononcerait sur la valeur monumentale de la statue et la rejetterait si elle se mésalliait à l'ambiance. D'autres encore, partisans d'une réforme radicale, préférèrent offrir au vandalisme de la foule la pâture de ces mille incohérentes représentations.

M. Paul Adam enfin émit le vœu que l'on remplaçât les statues où se perpétue le simiesque d'un Littré, d'un Dumas, d'un Verlaine, d'un Sainte-Beuve ou d'un Chopin, par des plaques aux façades des maisons où se réfléchirait leur mentalité dans des pensées choisies. A les lire, le peuple augmenterait ses connaissances de

quelques aperçus de doctrines. L'artiste, le savant entreraient ainsi peut-être dans sa sympathie mieux que sous leurs décevantes formes humaines.

Dans les jardins et par les rues, des représentations de la vie journalière s'approprieraient, ce semble, davantage au décor. Elles révéleraient aux sociétés urbaines le geste grave du bûcheron ou du moissonneur, le geste de tous les hommes qui, par le travail de la matière, concourent au bien-être universel. Il y aurait bientôt, pour le passant, une corrélation entre le cerveau qui aurait formulé les maximes fixées aux façades des maisons et le groupement laborieux des artisans de l'usine ou de la terre. Et ainsi naîtrait la notion d'une solidarité (1).

(1) Place Scipion, en plein quartier ouvrier, un côté du square est orné d'une céramique de Charpentier représentant des ouvriers boulangers enfournant le pain. Cette céramique remarquable, placée en cet endroit, indique qu'une bonne intention d'éducation populaire se manifesta dans l'esprit de nos édiles. Puisse-t-elle ne pas demeurer isolée !...

V

Le rôle de la végétation est fort important dans l'esthétique d'une ville et dans l'existence de ses habitants. Plus cette ville est grande, en effet, plus l'industrie et le commerce y sont développés, plus ses habitants cherchent, en dehors des labeurs quotidiens, à s'évader de la servitude des maisons. C'est sans doute par atavisme. Obscurément, en eux, s'affirme le besoin de libre essor vers la nature sans brides que concurent leurs ancêtres. Il leur faut le paysage indiscipliné où circule l'air violent mêlé de parfums agrestes, et le piétinement des herbes folles, et la bottelée de fleurs sauvages sur les bras.

Or l'arboriculture et l'horticulture ont assujéti la nature végétale. L'arbre n'est plus maître à sa fantaisie de tordre et de mêler ses rameaux ; la fleur ne se permet plus les colorations imprévues. Une règle leur a été donnée ; leur sève régentée obéit à une direction. Les espèces d'ailleurs en sont régénérées. La pathologie

végétale raffermir les existences précaires. Les intempéries n'ont plus la même action. On a dosé l'air, la lumière et les suc. Le monde végétal respire selon un rythme imposé. L'homme qui, autrefois, d'une hache volontaire, le jetait, pantelant à ses pieds, maintenant, avec une sollicitude constante, le fait participer aux agréments de la vie. C'est qu'en effet l'époque n'est plus où le végétal participait au pittoresque de la terre. Il est entré dans le règne de la civilisation.

Le jardin, à travers les âges, s'est harmonisé aux diverses conceptions de la Beauté. Les Grecs, respectueux de la nature, dont ils avaient une conscience délicate, accordèrent, en un mariage proportionné, les fontaines et les arbres. Les Romains songèrent surtout, selon Pline, à conformer l'ordonnance de leurs jardins à celle de leurs palais et de leurs villas. Ils tondirent et sculptèrent les arbres, taillèrent les buis. Des ménageries de griffons, de sphinx et autres animaux apocalyptiques surgirent fantastiquement des troncs maniés par les arboriculteurs enivrés de mythologie. Au moyen âge, entre les

tours défensives des castels, parmi quelques tonnelles rabougries, crûrent de vagues légumes et des fleurs malades. Avec, au seizième siècle, l'adoucissement des mœurs, la bande de terrain s'élargit et devint parterre. Puis on clôtura les forêts. Le parterre fut une transition entre le château et la forêt close, transformée elle-même en parc. Puis on embellit le parterre en variant les fleurs et les arbustes, et le terrain fut égalisé par l'adjonction de perrons, de rampes et de terrasses. La végétation resta, malgré tout, libre : l'art des jardins n'était pas encore né.

Le Nôtre devait l'importer d'Italie et, par là, relier notre esthétique jardinière à celle des anciens Romains. Il fut le jardinier géomètre. Il démentit et déforma la Nature. Il réglementa les productions du sol, le compas en mains. Cependant, de son temps, Dufresny, auteur de bonnes comédies, finement artiste, sollicité par son ami Pajot, dessina des jardins d'une inspiration contraire, se défendit de la ligne droite, traça des allées courbes, groupa les arbres, copia le paysage naturel. Il eut, une minute, la faveur de la mode. Mais Louis XIV, pour

l'élaboration de Versailles, lui préféra Le Nôtre, dont le talent concordait avec ses concepts de froide grandeur.

Le système de Dufresny, bientôt dédaigné en France, traversa la Manche. Kent, en Angleterre, le développa jusqu'à la démence. Le pittoresque de la nature fut appliqué aux jardins avec une telle minutie qu'on vit planter « des arbres morts, pour plus de vérité ».

Le Nôtre demeure, en France, le maître incontesté pendant plusieurs années ; puis le système de Dufresny et de Kent repasse la Manche. Mais un système chinois, introduit par des missions, lui dispute l'opinion. Bientôt on concrète les deux systèmes pour plus de laideur : les kiosques et les parasols se mêlent aux temples en ruines ; les pagodes voisinent avec les ponts ; les bosquets biscornus avec les rochers de plâtre coloré. La polémique s'en mêle : Whately, Horace Walpole, Watelet, de Girardin, Morel écrivaient jusqu'à ce que, Delille imposant le pittoresque, surgissent, en des décors floriantesques, les bergers et les bergères, les hameaux, les ermitages chargés d'inscriptions sentimen-

tales. Enfin, ce goût fadasse est détrôné à cause de sa fadeur même. On revient à la simplicité. Mais quelle simplicité (1) !...

Il suffit de considérer les jardins publics modernes pour être convaincu de leur inesthétique. Ce sont des enclos ratissés avec des parts de gazon semblables à des îles vertes dans l'ocre clair des allées. De belles espèces d'arbres y dénotent la présence occulte de botanistes distingués. Des serres, pareilles à de spacieux magasins, y étalent leur hideur grisâtre. Quelquefois on y acclimate des animaux. En des pièces d'eau clapotent des oiseaux aquatiques auxquels un îlot sert de refuge nocturne. Des lions de bronze et des athlètes luttent désespérément entre quatre ormeaux indifférents. Des poètes

(1) Pour l'histoire des jardins, V. G. RIAT, *l'Art des jardins*, S. D. ; A. LEFÈVRE, *les Parcs et les Jardins*, 1871 ; E. ANDRÉ, *l'Art des jardins*, 1879 ; ERNOUF, *l'Art des jardins*, 3^e édit., refondue par A. Alphand, S. D. La plupart de ces ouvrages s'illustrent de belles représentations de jardins français et étrangers et concluent à une correction de la nature. Celui de M. André envisage surtout le point de vue technique. V. encore, *Études sur les transformations de Paris* par EUG. HÉNARD, 1903, fasc. III, *les Parcs et les Jardins de Paris et de Londres*.

et des musiciens prennent le frais en des bocages. Des coins sont réservés à des poteries innombrables où végètent certaines plantes rares. D'autres sont les pépinières de quelques intéressants arbres fruitiers. Et, au milieu de ce salmigondis animal et végétal, gicle pour l'ébaudissement naval des marmailles, le petit geyser dispensé par les municipalités. Ces jardins, sur semaine, sont les repaires de la paresse intellectuelle ou prolétarienne. Les dimanches y apportent un air de franche foire qu'accrédite le hoquettement des musiques militaires. Le square est le chef-d'œuvre de l'horreur jardinière (1).

Avant d'exprimer notre propre opinion sur ce que devrait être le jardin moderne, nous consulterons celle des esthéticiens. Il serait facile de la synthétiser, car elle ne varie guère de l'un à l'autre. Vitet (2) préconise le système écclectique, veut le mariage de l'architecture à la

(1) Un des rares jardins français qui ait un aspect intéressant est le Luxembourg. Encore pêche-t-il par bien des côtés. Mais des coins y sont intimes et l'œil ne souffre pas d'un horizon trop uniforme.

(2) Vitet, *Etudes sur l'histoire de l'art*, 4^e série. Paris, Levy 1864, p. 1 et suiv., *De la Théorie des jardins*.

nature par une dégradation successive et que l'une soit le complément de l'autre, l'adoucissement de la pierre au végétal. En outre, on recherchera la simplicité et la poésie.

Le sentiment de Lamennais est à peu près identique, avec cette différence qu'il trouve son idéal réalisé dans l'œuvre de Le Nôtre et que, conséquemment, aucun progrès n'est à faire :

Qu'est-ce que l'artiste s'est proposé ? dit-il. De fondre par degrés l'œuvre de l'art dans l'œuvre de la nature. Et pour y parvenir, qu'a-t-il fait ? Il s'est emparé de la nature elle-même, de la nature vivante ; il en a lié les lignes et les plans aux plans et aux lignes architecturales, jusqu'à ce que, par une sorte d'affranchissement successif, la nature, dégagée des liens que l'art lui imposait, reprenne, avec sa liberté, son caractère natif et propre (1).

Edgard Poe, en deux nouvelles (2) qui sont de merveilleux poèmes, a traduit son admiration d'une nature corrigée par les mains de l'homme. Sa théorie est d'une application difficile à des

(1) *De l'Art et du Beau précité*, p. 71.

(2) *Histoires grotesques et sérieuses*. Paris, Levy, 1883, trad. Baudelaire, p. 255 et s., 291 et s., *le Domaine d'Arnheim et le Cottage Landor*.

jardins destinés à l'embellissement des villes. Cependant, nous ne doutons pas qu'il ne l'eût conservée en la modifiant pour l'appropriation à des besoins particuliers. Il est assuré, dans tous les cas, que « l'introduction de l'art pur dans un décor rustique y ajoute une très grande beauté. C'est une beauté qui est, en partie morale et en partie faite pour plaire à l'œil par le déploiement de l'ordre et de l'intention rendue visible ». Il est entièrement partisan — et c'est peut-être une conséquence de son éducation anglaise — du *jardin-paysage*. Ses différenciations entre le naturel et l'artificiel dans le jardin-paysage sont curieuses.

Le naturel, dit-il, cherche à rappeler la beauté originale de la campagne, en appropriant ses moyens au décor environnant; en cultivant des arbres qui soient en harmonie avec les collines ou la plaine de toute la terre voisine; en découvrant et en mettant en pratique ces rapports de grosseur, de proportion et de couleur qui, voilés pour l'œil de l'observateur vulgaire, se révèlent partout à l'élève expérimenté de la nature. Le résultat du style naturel, en fait de jardins, se manifeste dans l'absence de tout défaut et de toute incongruité, dans la prédominance de

l'ordre et d'une saine harmonie, plutôt que dans la création de miracles et de merveilles spéciales.

Le style artificiel comprend autant de variétés qu'il y a de goûts différents à satisfaire. Il implique un certain rapport général avec les différents styles d'architecture. Il y a les majestueuses avenues de Versailles; il y a les terrasses italiennes; et puis un vieux style anglais, mixte et divers, qui a quelque rapport avec l'architecture gothique domestique et celle du siècle d'Elisabeth.

Et voici, très exactement, ce que serait, selon cet imaginaire puissant, le jardin digne d'abriter son âme satisfaite et de complaire à ses yeux:

Imaginons, par exemple, un paysage où la vastitude et la délimitation également combinées, où la réunion de la beauté, de la magnificence et de *l'étrangeté*, suggéreront l'idée de soins, de culture et de surintendance de la part d'êtres supérieurs, mais cependant alliés à l'humanité; alors le sentiment de *l'intérêt* se trouvera préservé, et l'art nouveau, dont l'œuvre sera pénétrée, lui donnera l'air d'une nature intermédiaire ou secondaire — une nature qui n'est pas Dieu ni une émanation de Dieu, mais qui est la nature telle qu'elle serait si elle sortait des mains des anges qui planent entre l'homme et Dieu.

Ainsi donc, voilà trois esprits éminents et trois opinions s'accordant à une correction de la nature. Pourtant, choisissant tous trois le parc de Versailles comme objet, ils le considèrent avec des sentiments totalement divergents. Vitet y trouve une géométrie excessive ; Lamennais le conçoit comme l'harmonisation parfaite entre l'architecture et la nature ; Poe enfin le range parmi ses appréciations du jardin artificiel.

Il nous paraît présomptueux, venant après ces purs théoriciens, d'émettre un avis même timide. Cependant, consultant les aspirations contemporaines dont les nôtres sont le pâle reflet, nous ne nous rendrons au témoignage d'aucun d'entre eux. Leurs doctrines nous semblent paradoxales. Le mariage entre la matière et le végétal n'est possible qu'entre la ruine et la végétation parasitaire. On peut créer une harmonie lointaine, point une connexion absolue. Corriger la nature d'autre part est une hérésie. La nature est une admirable dispensatrice de beauté. Mais il lui faut toute indépendance d'allures. Dès qu'on la délimite, dès qu'on l'enclôt, elle perd sa sérénité

et sa vie. Un effroyable désordre de rochers, d'arbres et de lianes, une sauvagerie de chaos nous trouble d'une liesse inusitée, tandis qu'en les parcs soigneusement ordonnés nous éprouvons seulement un bien-être égoïste et bourgeois.

De par ce fait que nous sommes esclaves de la ville, la seule nature libre nous peut agréer et émouvoir. Les populaces des dimanches la vont chercher lointainement, souhaitant son silence qui est un repos et un charme. Pas un citadin qui ne sente l'aise profonde d'avoir déserté les squares savamment nivelés et modelés.

Donc, à notre sens, les jardins parisiens méritant vraiment le nom de jardins sont les Bois de Boulogne et de Vincennes. Les fleurs aux dénominations extraordinaires et les arbres d'essences rares n'y abondent pas. Mais la beauté y est certaine et dans une adorable expansion. L'herbe y croît haut et dru ; l'arbre y est vigoureux sinon rigide. Il réserve des sièges sur ses troncs, des dais sous ses feuillées. Malgré le déchainement des musiques tziganes, le passage insolite des véhicules, l'étalement des

familles mastiquantes, il est possible, aux plus torrides canicules, d'y trouver la solitude et d'y égarer sa méditation. On a beaucoup embourgeoisé ces bois ; on en fera des repaires de soupeurs en multipliant les cabarets. Mais, de longtemps encore, nous le répétons, ils seront les vrais jardins de Paris, ceux, du moins, où les foules ilotes abreuveront leur inextinguible soif de nature.

Inextinguible, en effet. Et nous la pouvons distinguer à mille signes. Rencontre-t-on dans les villes provinciales à proximité, la plupart, de sites prestigieux, toutes ces fenêtres fleuries qui, du printemps à l'automne, édulcorent la monotonie architecturale ? Fuchsias prosaïques, géraniums bêtasses et convolvulus ne constituent-ils pas pour le petit commerçant, la diligente ouvrière, le bourgeois même cossu un rappel des campagnes lointaines ? Combien de balcons sont des jardins suspendus où, les soirs d'été, la famille occupe ses loisirs à des soins et à des arrosages méticuleux ?

Il ne faut pas circonscrire cet amour de la nature, mais l'encourager. Nous ne demandons

pas, certes, qu'au milieu d'une ville aménagée selon des rites géométriques s'élèvent des raccourcis du bois de Boulogne. Mais il nous semble qu'un certain laisser-aller dans la facture des jardins n'en déparerait pas la beauté. Un attirail formidable d'outils perfectionnés et un régiment de jardiniers ratisseurs et sarcleurs ne sont pas les agents nécessaires à l'obtention de cette beauté. Un peu moins de ciel perceptible et de terre nue, moins d'allées, de rampes et de perrons, des fleurs disséminées, quelques fouillis d'arbustes et quelques bouquets d'arbres, des éclaircies sur des gazons nus, l'éloignement des bâtisses monumentales, donneraient la sensation plus profonde de la nature.

En outre, dans les rues, les arbres qui sont la continuation des jardins pourraient avoir une autre attribution que celle d'apporter l'ombre et la fraîcheur. Car nous ne supposons pas qu'ils aient été plantés dans le but d'embellir la ville. Ce serait d'une cruelle ironie. A la rigueur pourrait-on imaginer qu'ils furent placés pour atténuer la froideur des édifices. Et alors ils

satisfirent pleinement à cette bienveillante intention en les masquant entièrement. Ils sont, de toute façon, inexorablement laids, poussiéreux, rabougris et *alignés*. Ils confirment, par leur alignement, l'austère inesthétique de l'idéal haussmannien. Puis, croissant sans air, racinés sous une chape d'asphalte, entre les égouts, les canalisations souterraines, les fondations des maisons, ils s'étiolent douloureusement, effeuillés de bonne heure et brandissant leurs rameaux dénudés sur la grisaille triste des murailles. Les seuls arbres parisiens présentant quelques vestiges de prospérité sont ceux des rives de la Seine dont l'eau baigne les racines, ceux des Champs-Élysées et du bois de Boulogne qui grandissent sans gêne dans une terre grasse.

Remanier cette partie de l'arboriculture urbaine est impossible. Mais si quelque jour le projet d'alignement discontinu, brisé et à redans, proposé par M. Hénard, recevait une sanction administrative, nous croyons que l'insertion des arbres dans les espaces ménagés serait d'un heureux effet artistique et d'une conséquence sanitaire manifeste pour les ormeaux, marron-

niers, tilleuls, vernis du Japon décrétés d'ornementation urbaine officielle. Alternant avec l'architecture originale et en relief, avec les kiosques et les colonnes également originaux, ces arbres relèveraient superbement l'esthétique monumentale en pleine décadence...